

yeux fixés sur la charrette qui s'avavançait, se tenait Catherine, la mère de douleurs... Elle vit que je lui montrais le ciel, comprit qu'elle était exaucée, et fendant la foule, se glissant entre les gardarmes, elle s'écria :

— Messieurs les soldats, Monsieur le bourreau, Julien va mourir..., je vois le couteau, le glas tinte... Il se repent, il espère en Dieu, laissez-moi lui dire que je lui pardonne.

Devant cette grande douleur, les agents de l'autorité reculèrent.

— Oui, dit Catherine, oui, mon Julien, tu n'es pour moi ni innocent, ni criminel, tu es mon fils... je suis ta mère... je t'aime toujours... Meurs en homme... meurs en chrétien ! ta mère t'assiste de ses prières, ta mère te bénit encore.

Le condamné s'agenouilla, le *De profundis* fut récité à haute voix. Julien ôta le chapelet de son cou et l'enlaça dans ses doigts.

— Vous viendrez le reprendre. Vous m'ensevelirez, balbutia-t-il.

— Oni fit la mère...

Julien monta sur l'échafaud, demanda pardon à tous du scandale qu'avait causé son égarement, des crimes qu'il avait commis, puis se tournant vers moi :

— Je vais mourir, Monsieur, et ceux que le bon Dieu rappelle voient quelquefois bien des choses... Sans vous, quelle que soit la bonté de M. l'aumônier, je serais mort dans l'impénitence ; vous trouvez le joint du cœur... Vous avez ce qu'il faut pour les prisonniers et les maudits... Ah ! donnez-leur votre vie ! Vous me sauvez, vous en sauvez bien d'autres ! ... Ne pleurez pas, Monsieur l'abbé, ou plutôt, oui, pleurez : c'est par les larmes, par l'élan, par la pitié qu'on s'empare des âmes, quelque perverses qu'elles soient !.

Mon ami et moi nous l'embrassâmes... Le couperet tomba.

Une femme en deuil ! prit dans son tablier la tête coupée, s'agenouilla près du corps déshonoré, l'entoura d'un drap blanc, dénoua doucement les mains crispées qui serraient le chapelet et se dirigea vers le cimetière. Nous la suivîmes, et Julien fut enterré dans un coin obscur du champ de repos de Binval.

Les paroles de cet homme, le conseil qu'il m'avait donné du haut de l'instrument de supplice, la seconde vue dont je crois que les mourants sont parfois doués par le ciel, ont décidé de ma vocation. Désormais je ne pouvais être qu'aumônier d'une prison ou d'un bagne... Je crus que les prisonniers, dont la plupart font un court séjour dans la maison de détention, étaient suffisamment guidés, éclairés, instruits par les aumôniers spéciaux... Le bagne m'attirait... le bagne d'où l'espérance semble bannie... le bagne qui renferme les damnés de ce monde... Je fis des démarches... l'abbé Legal venait de mourir, j'arrivai à Brest, et j'y ai trouvé tant de douleurs de misères, de tortures, que je bénis Dieu de la vocation spécial qu'il m'avait fait connaître par la bouche de Julien.

Oui, j'ai cru souvent, je crois encore que c'est ma vraie voie ! Comme le disait Julien, dans son langage naïf, je trouve le joint,